

LA CANOPEE

Projet de réaménagement des Halles et du Pôle de transport ferroviaire Chatelet-Les Halles

Patrick Berger et Jacques Anziutti Architectes

2007-2016

Alors que Paris s'enfoncé lentement dans un urbanisme éco-participatif, un monstre sort de terre. Pas un monstre méchant, arrogant, mais bien un monstre gentil, familier, enveloppant. Un organisme strict et bienveillant caractéristique du travail des architectes Patrick Berger et Jacques Anziutti, auteurs entre autres des serres du parc André Citroën, et plus récemment du centre sportif Albert Nakache.

Le projet de rénovation du Forum des Halles est issu d'un double traumatisme parisien ; la démolition des halles Baltard entre 1971 et 1973, puis la construction du Forum par Claude Vasconi en 1979 et de la partie aérienne par Willerwal en 1983. Pour détendre les passions, un centre commercial souterrain recouvert d'un vaste jardin est réalisé par Paul Chemetov en 1985. En 2004, la décision de supprimer le forum est prise. Un premier concours international d'architecture est organisé, suivi d'un deuxième, en 2007, remporté par le binôme d'architectes parisiens Berger & Anziutti.

Deux architectes français de renommée internationale pour mettre en œuvre la « réorganisation du site ». Le récit est posé. On ne parle pas d'architecture, mais de la création d'un microclimat et la mise en scène d'une porte de Paris. La vidéo du concours montre un pistil orchidéen jaillissant du sol, et dont la sève provoque le déploiement d'une feuille abritant les mouvements humains. Parce que le projet est bien plus souterrain qu'aérien. 550 000 usagers utilisent chaque jour la station Chatelet – Les Halles, reliant la région Ile de France à sa capitale. Dans le budget d'un Milliard d'Euros accordé au projet, une grande majorité est invisible, dédiée au réaménagement de cette plateforme ferroviaire souterraine, la plus grande au monde. Le véritable enjeu est là ; la partie émergée n'est qu'une marquise à l'échelle du projet global.

C'est pourtant cette marquise qui permet aux architectes de remporter le concours, en utilisant la métaphore de la Canopée. Une grande feuille de verre et d'acier à la couleur changeante, entre sable et jaunâtre. Les 25 000 mètres carrés de toiture recouvrent les escalators créés à l'Est du forum et absorbent le paysage de l'église Saint-Eustache, probablement la plus belle réussite du geste. Telle la canopée, la feuille laisse passer l'air et la pluie, en partie pour une contrainte de désenfumage exigée par les pompiers. Donc, oui, il pleut sous la Canopée parisienne, comme il pleut sous la canopée amazonienne. Certains s'en offusquent, en particulier les commerçants du rez-de-chaussée, les plus en vue, mais aussi les plus exposés aux intempéries et au vent d'ouest. Cette simple question de l'eau soulève alors une question plus profonde : celle de la limite entre le public et le privé, le gratuit et le payant, le bien et le mal.

Incontestablement, le parcours de Patrick Berger est jalonné par de nobles projets et un amour de la chose publique. Le parc André Citroën, le pôle prénatal de l'hôpital Cochin, ou le Viaduc des Arts sont autant de signatures réussies, issues de concours publics, financés par le public pour le *bien*

public. Il y a certes quelques exceptions, comme un atelier du sellier Hermès dans les Ardennes, ou le siège de l'UEFA. Ici le contexte économique répond à d'autres impératifs. Si la partie visible de la Canopée est un paysage public, la gestion et les murs appartiennent à Unibail-Rodamco, premier groupe européen d'immobilier commercial d'Europe, valorisé à 37,8 milliards d'Euro en 2015. La ville de Paris y a trouvé un allier de poids pour financer le projet, moyennant une concession jusqu'en 2055.

Les façades seules suffisent pour comprendre les relations complexes entre la ville de Paris, le financeur et les deux architectes. Si les étages dédiés au conservatoire et la médiathèque sont réalisés avec le classicisme habituel du duo Berger / Anziutti, le rez-de-chaussée trahit les états d'âmes des concepteurs. Il suffit de revoir l'image du concours pour constater le cantonnement des enseignes derrière les vitrines. Aucune extension possible, ni panneau publicitaire, ni enseigne en façade. Rien. On ne touche pas à l'épure de l'architecte. On ne touche pas à l'espace public. Pour effacer encore un peu plus l'activité commerciale depuis le Forum et les rues adjacentes, le verre bombé est légèrement réfléchissant. D'ordinaire, la règle prévoit un verre anti-reflets, afin de rendre plus visibles les produits depuis la rue. Pas ici. Mais la riposte des boutiques n'a pas tardé. Elle s'est faite à coup de lux. D'immenses enseignes lumineuses et des murs d'écrans géants glissés derrière les baies inondent la rue de leurs messages publicitaires.

Si le rapport de force du rez-de-chaussée donne l'avantage à l'architecte, il en va autrement des galeries souterraines, maîtrisées par le promoteur, sous la coordination de l'architecte David Mangin, peut-on lire sur le site de l'agence Seura. Les couloirs sont habillés d'un sol en marbre assez banal, et de bancs aux courbes réalisées en découpe numérique 3D. Le contraste entre le rez-de-chaussée et les souterrains est saisissant. Il prend tout son sens au niveau du patio situé sous la Canopée, au troisième sous-sol. Entre les très hautes baies vitrées du patio et les vitrines commerciales situées six mètres plus loin, une zone *non aedificandi* laisse apparaître tuyaux de canalisation apparents, ossatures de faux-plafonds, flocages coupe-feu laissés bruts. Cet état probablement provisoire témoigne surtout de la précipitation habituelle des politiques pour inaugurer des bâtiments non achevés a encore sévi.

D'une certaine façon, les rénovations intérieures des galeries commerciales souterraines montrent en négatif les qualités du projet de Berger / Anziutti. Le duo aime Paris, y travaille depuis de nombreuses années, comprend l'histoire de cette ville et de son site, et possède la politesse suffisante pour créer un bâtiment spectaculaire sans arrogance.

Patrick Berger a en effet ce talent d'historien poli et sans nostalgie. Aux Halles, son rapport au patrimoine est double ; il renouvelle la relation à la rue et aux façades des immeubles périphériques avec une certaine maestria, tout en enveloppant l'église Saint Eustache, et la Bourse de Commerce de la Canopée. Mais cette politesse envers l'histoire va au-delà d'un simple alignement de rue, ou d'une perspective saisissante. Elle se manifeste aussi, dans

une approche quasi imperceptible, de la lumière sous la canopée. Cette lumière si douce, si sourde, ne peut que rappeler celle des Halles Baltar. Et c'est probablement là la vraie (et unique) réussite du projet.

L'autre talent d'historien s'exprime dans un rapport plus technique, et surtout souterrain. Cette dimension, invisible à l'œil, explose sur les plans. La canopée repose sur les fondations des halles des années 70, elles mêmes enchevêtrées sur la structure de lu centre commercial, mais surtout de la gare ferroviaire située 24 mètres en dessous. Une archéologie contemporaine complexe, avec d'énormes grues et pelles mécaniques en guise de pinceaux. Au cinquième sous-sol, le projet de la gare des Halles perturbe la trame et l'orientation du bâtiment. A l'alignement sur rue du bâtiment en surface, s'oppose la trame diagonale de la gare ferroviaire. 2 organismes avec 2 orientations très différentes. Pour assurer une liaison structurelle à ces 2 trames, d'épais poteaux ronds ou ovoïdes dissimulent porteurs et escaliers de secours. Au total, les 19000 mètres carrés de programmes aériens cachent 7000 mètres carrés de salle d'échange, 9500 mètres carrés de quais, et 2000 mètres carrés de galeries marchandes. Le tout draine 550 000 usagers journaliers. Unibail vise les 800 000 à travers ce projet.

LE MONSTRE.

A tous les étages, fluidité et sécurité reviennent de façon récurrente. La plus grande gare souterraine au monde apporte également une extrême obsession sécuritaire. Exit donc les aspérités et coupe-gorges de Willerwal et Vasconi. La salle d'échange diffuse la lumière par l'usage d'un carreau mural en verre massif, et la future entrée de la place Marguerite de Navarre inonde de lumière 3 niveaux de sous-sol. Au rez-de-chaussée, les grandes façades lisses ouvrent les champs de visions, aèrent les angles de rue grâce aux arrondis, facilitent le travail de surveillance de la police et des agents de sécurités. A lisser toutes les aspérités, le projet en devient un peu trop monotone. Les issues de secours en particulier révèlent le dispositif sécuritaire. L'édifice déborde de circulations de services dédiées aux seuls employés et issues de secours. Côté rues, les façades se retrouvent amputées de très longs linéaires de portes techniques, qu'un traitement onéreux de dissimulation ne parvient pas à faire disparaître. Au contraire.

Là encore, le bâtiment revêt une double face. Côté pile, sous la canopée, un paysage 100% maîtrisé. Côté face, au niveau des rues périphériques, le *back office* de la Canopée, et les entrées des salariés. Au final, les enseignes construites sur les 3 rues périphériques sont simultanément dans le maximum de flux, mais avec un minium de visibilité, exception faite du Nike store, positionné en lieu et place de l'auditorium abandonné.

9 ans se sont écoulés depuis le concours d'architecture. Pour ce résultat, combien de courriers en recommandés, combien de mails, combien de comités de pilotage, combien d'ulcères. S'il fallait poser une seule question à Jacques Anziutti et Patrick Berger, ce serait celle-là : Comment allez-vous ? Sortir intact de 9 ans d'un projet à la visibilité mondiale, annoncé dès le départ comme un défouloir à critiques, voué à l'échec, semble impossible. Patrick Berger a 69 ans lors de la livraison du bâtiment, Jacques Anziutti 63. Ce projet est très certainement pour eux deux leur

dernier projet d'une telle envergure. Les déclarations timides le jour de l'inauguration cachent-elle une retenue devant l'absence sidérante de portage politique post Delanoë ? Peut-être témoignent-elles de la réserve habituelle de 2 maîtres d'œuvres, conscients qu'il reste encore 4 ans de travaux avant que le projet ne soit véritablement abouti ? A moins que ce ne soit leur propre interrogation sur ce bâtiment à la fois si proche et si éloigné des projets de l'agence. Ce projet fait pourtant penser à un projet non réalisé, celui du Pavillon des oiseaux de Collodi. Un édifice destiné à recevoir des contes dédiés aux oiseaux au sein d'un parc en Italie. Un bâtiment symétrique, aérien, d'une structure en écaille, un micro-climat dans lequel les visiteurs s'engouffrent par une faille. Une petite canopée.

Lorsqu'on lui parle du coût de ses bâtiments, Patrick Berger explique qu'ils sont *onéreux*, mais pas *chers*. Cette formulation est d'autant plus intéressante que ce type de bâtiment public à l'architecture optimiste est devenu très rare depuis les années 2000. Il tranche en profondeur avec le pavillon français de la biennale d'architecture de Venise 2016, inauguré sept semaines après les Halles, nommé par ses commissaires « Nouvelles richesses », vaste recueil de petites initiatives honorables, participatives, invisibles. Entre la flamboyance internationale onéreuse de la Canopée et l'ordinaire des productions locales mises en avant à Venise, Berger et Anziutti jouent avec élégance dans la cour des mégalofoles et ringardisent la surenchère mondiale des gratte-ciel.